

ENTENDRE ET PROPOSER L'EVANGILE AVEC LES JEUNES / COLLOQUE ISPC 2019

Du 12 au 15 février 2019 s'est tenu à Paris le 9ème Colloque International de l'Institut Supérieur de Pastorale Catéchétique, consacré au Synode des jeunes 2018, et ayant pour thème « Entendre et proposer l'Évangile avec les jeunes ». Alliant conférences et ateliers de recherche, ce colloque était organisé en collaboration (en dialogue, devrait-on dire...) entre l'ISPC, la Faculté de Théologie de l'Université de Fribourg et l'Institut Supérieur de Sciences Religieuses de Vèrone.

En ouverture de colloque a été pointé le rapport final du Synode (§61) : *Il ne s'agit pas de créer une nouvelle Eglise pour les jeunes, mais plutôt de redécouvrir avec eux la jeunesse de l'Eglise en nous ouvrant à la grâce d'une nouvelle Pentecôte*. Cette citation résume assez bien l'itinéraire réflexif et pratique vécu par les participants : ① situer l'Eglise dans son rapport aux jeunes ② mieux connaître les jeunes et leur vocation ③ la jeunesse et l'Eglise – la jeunesse de l'Eglise ④ laisser l'Esprit parler au cœur-même de nos réflexions et de nos pratiques.

1 Situer l'Eglise dans son rapport aux jeunes

1.1 Quelques échos du Synode des jeunes

Promulgué trois semaines avant l'ouverture du Synode, *Episcopalis communio* instaure de nouvelles règles, inscrivant le synode des évêques dans un processus de transformation renforçant l'apostolicité de l'Eglise. Ce sont par des changements très concrets que cet instrument d'écoute du peuple de Dieu a été affiné : place du silence, réaménagement des temps de parole, retour à l'Écriture qui permet de grandes avancées théologiques.

1.2 Le Synode des jeunes : l'Eglise et / pour / avec les jeunes

Directeur de l'ISPC, le Professeur Joël Molinaro a présenté la spécificité de la problématique du colloque, qui pointe deux aspects : si beaucoup d'énergie et de volonté transparaissent des documents du Synode (surtout des documents préparatoires), surgit régulièrement au détour des formulations une opposition des jeunes et de l'Eglise : « l'Eglise et les jeunes », « nous et eux », « le monde des adultes et le monde des jeunes ». Risque de dualité, de paternalisme... que le pape François a clairement identifié en déclarant récemment : les jeunes ne sont pas l'avenir de l'Eglise, ils en sont le présent.

Adrien Louandre (Service de pastorale des jeunes du Diocèse d'Amiens) est venu faire entendre la voix des jeunes, qui demandent aujourd'hui à co-construire l'Eglise et attendent de vrais changements. Il a relevé la diversité du monde des jeunes : il n'y a pas une jeunesse, mais des jeunes, dont une bonne moitié (ceux qui restent chez eux, ceux qui ne sont pas dans les écoles ou les universités, ceux qui ne sont pas dans nos structures...) ne seront jamais touchés par notre pastorale. Adrien Louandre a laissé résonner quelques questions fortes : le Christ et sa Parole sont-ils vraiment le centre et la source de toute notre pastorale ? Combien de jeunes - et de moins jeunes – lisent-ils l'Écriture ? Vers quoi orientons-nous notre pastorale, à

l'heure où les jeunes ont soif d'un horizon : faire pareil qu'avant, ou chercher une foi capable de tout donner pour le Christ ?

Une courte vidéo¹ proposée par le Professeur Rossano Sala, secrétaire spécial du Synode résume bien le déplacement qu'a vécu le Synode, et auquel nous sommes tous invités. L'écoute authentique des jeunes à travers lesquels Dieu se fait présent et devient audible dans l'Eglise, a réouvert la question de la synodalité, en nous montrant une « nouvelle » manière d'être Eglise. Les §115-117 du Document Final du Synode (abrégé ensuite DF) sont la clef de voûte d'une question fondamentale : quelle forme d'Eglise serait significative, crédible et attractive pour les jeunes d'aujourd'hui ? Ce qui prime, c'est la conversation, le partage, la familiarité, la confiance, à l'exemple du chemin d'Emmaüs. Ce style qui fait de l'accompagnement un style d'être Eglise prend racine dans la pratique eucharistique (le com-pagnon est celui avec qui l'on partage le pain). Accompagnement et discernement, dans lesquels la communauté est impliquée (§105) sont des lieux de communion qui montrent une Eglise qui est le prolongement de la manière dont le Dieu de Jésus-Christ agit à l'égard de son peuple (DF§91). L'Eglise est « mater et magistra », elle accompagne et transmet : elle ne peut être maîtresse que si elle est d'abord et vraiment mère.

La jeunesse ne doit pas être interminable, mais elle doit mener à un ancrage sûr dans l'existence ; cela aussi ressort du champ pédagogique. Elle est destinée à la maturation de la personne. Cette maturation, on peut la poser aussi, comme le fait le DF, sous le signe de la mission (§69). Ceux qui accompagnent les jeunes doivent les aider à entrer dans la dynamique de la foi, dans la logique du risque, où il vaut mieux se mettre en mouvement que rester immobile et bloqué. Cela met en jeu la liberté : responsoriale, car réponse à un don reçu, et responsable, car répondant de ses choix.

Est clairement posée l'option de l'Eglise en sortie, car l'Eglise s'est aperçue à l'occasion du Synode qu'elle-même était, en un certain sens, en déficit de discernement, et n'avait ainsi qu'une possibilité limitée d'aider les jeunes dans leur propre discernement. François le pointait déjà le 3 octobre 2018 : *le Synode est un exercice ecclésial de discernement*. Jeunes et Eglise sont finalement dans une même situation : les jeunes doivent discerner pour atteindre leur vocation, l'Eglise doit discerner pour vivre avec sagesse et prudence dans notre temps.

Derrière tout cela, reste une grande question : sommes-nous encore sensibles à l'Esprit ? Le Synode nous invite à nous mettre en mouvement avec courage et ardeur.

1.3 Ce que l'Eglise dit des jeunes... et ce que cela révèle d'elle-même

Le Professeur François Moog, Doyen de l'ISPC, nous a fait réfléchir au titre-même du colloque, *Entendre et proposer l'Evangile avec les jeunes*. Le choix de la préposition est révélateur d'une pensée souvent difficile à appréhender consciemment. Dans le « avec » se joue la nature et la mission de l'Eglise, et c'est le processus synodal qui permet d'en appréhender la consistance théologique.

Le Document préparatoire du Synode (abrégé ci-après en DP), de janvier 2017, a deux idées directrices : sortir l'Eglise de ses schémas pastoraux établis (dans la ligne de *Evangelii gaudium*) et, pour ce faire, mettre en résonance et en dialogue la capacité de renouvellement portée par les jeunes et la capacité de renouvellement de l'Evangile lui-même. On évite donc d'entrée le face-à-face jeunes / vieux, en introduisant l'Evangile dans l'équation, mais la tension interne du DP reste forte : il y a certes une vraie dynamique quand le texte dit que les jeunes sont les acteurs de l'Eglise, mais elle est affaiblie par une structure fondamentale du texte, à savoir un rapport d'extériorité. Nous avons d'un côté l'Eglise (qui s'est laissé structurer par la Parole) et de l'autre côté les jeunes (qu'il faut structurer). Clairement, dans la

¹ <https://www.youtube.com/watch?v=dWDIoW7f6js>

pensée du DP, les jeunes (les catéchumènes, les laïcs, les femmes... les catégories sont variables) sont bénéficiaires de l'action de l'Eglise, et non les acteurs.

Dans l'Instrumentum laboris du 8 mai 2018 (par la suite IL) apparaissent les premières fissures au sein du clivage repéré jeunes / Eglise, au travers d'une citation des jeunes : *nous sommes très heureux d'avoir été pris au sérieux par les responsables de l'Eglise et nous pressentons que le dialogue entre les jeunes et les aînés dans l'Eglise est vital et qu'il va porter du fruit* (§14). L'Eglise ici est un englobant, et non une structure d'exclusion. Cela va transformer la perspective elle-même, et l'enjeu du Synode devient la modification de la façon dont l'Eglise parle des jeunes et d'elle-même.

Dans le DF, le renversement est complet ; on souligne que les jeunes ne sont pas simplement les destinataires de l'action pastorale, mais qu'ils sont des membres vivants de l'unique Corps ecclésial. Ils sont, en d'autres termes, le présent de l'Eglise, et non son futur. Ces constats engagent une nouvelle manière de parler des jeunes et également une nouvelle manière de parler de l'Eglise : la communauté est un milieu de discernement. Or, on sait que le passage de « Eglise » à « communauté » est un marqueur ecclésiologique fondamental dans le vocabulaire de l'Eglise.

Nous sommes passés d'une Eglise qui veut écouter les jeunes, à une Eglise qui écoute avec les jeunes l'Evangile et les appels de l'Esprit. Progressivement, l'écoute devient dialogue (qui a une très grande valeur éducative pour les uns et les autres) où se construit une articulation entre le « je » et le « nous », la communauté de ceux qui dialoguent. Chacun se découvre en croissance, et éduqué, pas tant par l'autre que par le dialogue commun.

Parler des jeunes, c'est nécessairement parler de toute l'Eglise, parce que c'est parler de leur participation à la vie et à la mission de l'Eglise. Par le Synode, le pape honore son programme d'*Evangelii gaudium*, de l'Eglise missionnaire, de l'Eglise en sortie. Osons être un peu iconoclaste : ne pourrait-on pas en finir avec la pastorale des... jeunes... migrants... familles... écoles... ? ne pourrait-on pas cesser de penser aux destinataires de la mission de l'Eglise, en oubliant qu'ils en sont les acteurs ? La conversion, au moins du langage, dont le Synode nous rend témoins, nous invite à cette conversion dans l'ensemble des dispositifs ecclésiaux.

1.4 Un nouveau visage de l'Eglise

On le sent bien : les racines du Synode sont *Evangelii gaudium*. Enzo Biemmi, professeur à l'Institut Supérieur de Sciences Religieuses de Vérone, propose de nous laisser questionner par ce texte, qui a bousculé la grammaire ecclésiale pour une sémantique de l'inclusion, dont le thème le plus fort est celui de la synodalité.

EG propose trois déplacements. En premier lieu, le sentiment d'extériorité des jeunes est une interrogation lancée à l'Eglise : la distance entre foi chrétienne et culture n'est pas nécessairement le fruit de la superficialité des nouvelles générations, mais interpelle l'Eglise sur la forme qu'elle donne à sa présence dans le monde, donc sur son identité. Ensuite, un triple décentrement est exigé : vers Jésus-Christ / au cœur de l'histoire / à l'écoute de l'Esprit, l'Eglise n'appelant pas à elle, mais conduisant au Christ à travers elle. Enfin, un déplacement vers l'avant, dans l'attente des surprises que Dieu réserve, nous est demandé : l'Eglise annonce l'Evangile, mais elle est appelée à écouter chaque fois qu'elle l'annonce parce que l'Esprit conduit l'Eglise vers la liberté tout entière.

Enzo Biemmi nous invite à nous mettre à l'écoute d'*Evangelii gaudium*, qui offre des perspectives pour une Eglise et une catéchèse inclusives, ainsi que des parcours concrets et faisables, et nous lance une singulière

invitation : unir jeunes et anciens, à l'image du récit de la présentation de Jésus au Temple (Lc2). Les aînés reconnaissent le Seigneur et sont une révélation pour les parents. Deux jeunes tendus vers l'avenir, deux anciens non repliés sur le passé : si l'Eglise d'Europe vieillit dans la prière et la louange comme Anne, dans l'attente et l'espérance comme Siméon, elle saura encore reconnaître le Seigneur.

2 Mieux connaître les jeunes

2.1 Une étude sociologique des jeunes et de leur engagement

Le Père Joël Morlet, docteur en sociologie, et le Père Marco Piovesan, sont intervenus à deux voix, afin de nous permettre d'entendre ce que les jeunes disent d'eux-mêmes. Les jeunes de 2018 sont plutôt confiants en l'avenir, marqués par la multirésidence et la mobilité, qui interrogent sur la qualité des liens sociaux. Un tiers des jeunes donnent de leur temps dans des activités bénévoles, et la participation assidue au sein d'une association progresse.

De cette étude, il ressort que la complexité et la mobilité actuelles rendent difficile d'accompagner l'engagement des jeunes. On pourrait redéfinir le mot « accompagner » par « se trouver sur leurs chemins ». La brièveté des rencontres ne signifie cependant pas qu'elles sont anodines. L'engagement permet de donner confiance à celui qui s'engage et intervient dans la construction sociale de son identité. La dimension émotionnelle apparaît sans cesse dans les motivations à l'engagement, mais une dimension réflexive se fait jour, souvent sous une dimension éthique, les valeurs donnant consistance à l'engagement. Enfin, la notion d'appartenance communautaire est mise en question : les centres de signification des jeunes se multiplient et se diversifient.

2.2 Accompagner les jeunes

Du coup, comment rencontrer et accompagner les jeunes ? Le Père Ivo Seghedoni vient éclairer ce que les adultes sont, ou peuvent être, pour les jeunes : le père qui donne au fils la possibilité de vivre la relation sans se sentir débiteur et peut ainsi continuer sa vie comme protagoniste (cf. la parabole du Père et des deux fils). Entre le fils et le parent, il y a un espace vide, et il faut parfois savoir faire un pas en arrière, fondé sur un secret qui le libère de la tentation de posséder les fils et donne au parent la liberté de devenir vieux. C'est l'expérience que vit Abraham sur la montagne de la ligature d'Isaac.

Pour une Eglise qui veut entendre et proposer l'Evangile avec les jeunes, il y a ici des enjeux importants : sommes-nous dans une Eglise adulte, à même de tolérer l'asymétrie entre nous et les jeunes ? voulons-nous « ramener les jeunes dans le droit chemin » en les insérant dans nos parcours, au lieu de les accompagner patiemment ? plaçons-nous une protection étouffante ou sommes-nous garants d'une aventure de foi ? Nous n'avons pas encore la liberté de reconnaître que nous sommes devenus une Eglise déjà vieille. Et pourtant, les jeunes ne sont pas hostiles envers les vieux ; en revanche, nous les vieux sommes hostiles aux jeunes, en exigeant qu'ils vivent nos expériences, dont nous sommes persuadés qu'elles sont le seul parcours d'accès à l'Evangile. Ainsi, nous étouffons le vent d'une foi nouvelle, qui croit différemment de nous, et pourrait s'opposer à notre forme de christianisme. Nous devons donc retrouver le secret de notre espoir. C'est pour nous que sonne l'heure de la perte, de la douleur, de la mort. Nous devons étonner les jeunes en étant à la hauteur d'une foi qui déplace les montagnes, et non en les impliquant dans des défis qui ne les concernent pas. En d'autres termes, nous avons à garder la règle du jeu chrétien, non à en tenir les contenus.

Nous devons tenir une position paradoxale, celle d'un monde adulte qui garde une prophétie contre soi-même. L'Eglise doit être capable de se déprogrammer. Les jeunes sont le vin nouveau, ils savent imaginer

ce qui n'est pas encore là. Peut-être que nous en avons peur, parce qu'ils peuvent déchirer nos vieilles outres. En bref, un adulte est appelé au courage de ne pas faire, afin d'être juste une présence discrète, au service de la liberté et de la subjectivité du fils. L'Eglise doit renoncer à elle-même, accepter sereinement sa propre « mort », pour que les jeunes vivent... c'est la logique du grain de blé. Qu'est-ce qui est important pour nous : la perpétuation des traditions, ou la vie des fils ? Voici le secret de l'Eglise : il faut qu'il grandisse et que je diminue.

2.3 La vocation et le discernement

Accompagner les jeunes pour qu'ils grandissent : c'est un programme de discernement. Le Jésuite Jean-Paul Hernandez, expert au Synode des jeunes, convoque Caravage afin de nous lire ce qu'est le discernement. En préambule, rappelons que le discernement est la façon dont Dieu crée ; il met un ordre dans le tohu-bohu, il distingue. Le dernier mot de ce grand discernement, Dieu le laisse à l'homme, pour qu'il construise sa vie ; le Père accepte de se retirer pour laisser le fils être soi-même et faire la même chose que Lui : créer.

Le plus court processus vocationnel est en Mt9,9, l'appel de Lévi... cela semble si simple ! Nous avons dans ce verset un condensé : « partir de là », « passer » et « se lever » sont les verbes typiques de la Pâque, de l'Exode. Le processus vocationnel est toujours en lien avec la Pâque de Jésus. Jésus dit « suis-moi » et l'homme le suivit...



c'est évidemment le style de la création. La parole de Dieu est performative, la vocation est une création. Mais la Création, la Parole de Dieu, s'arrête devant le cœur de l'homme : elle demande sa collaboration.

Caravage donne magistralement à voir le processus vocationnel dans son tableau *La vocation de Saint Matthieu*. Il nous livre ici un condensé d'incarnation, associant vocation et création (la main du Christ désignant Matthieu, parole faite chair, prend pour modèle la main qu'a peint Michel-Ange pour la création d'Adam) et nous renvoyant à la difficulté d'habiter la chair aujourd'hui. Les abus sexuels sont un désastre bien sûr pour les victimes, et aussi pour toute l'Eglise : être touché physiquement est fondamental pour la transmission de la foi, l'Evangile ne passe que par la chair. Sans chair, pas de discernement vocationnel.

La vocation est un processus, et Caravage détaille les étapes de la réponse de Matthieu, « diffractée » dans quatre personnages du groupe de gauche. Le vieillard à gauche est le tentateur.

Comment peut-on alors aider au discernement des esprits ? Il faut savoir écouter les émotions, les sentiments, et les reconduire à ce qui se passe dans l'intériorité. Caravage nous montre deux paroles à discerner : celle du Christ et celle de l'ennemi (l'accusateur, qui suggère contre la vie). Notre cœur est une salle de procès... à l'intérieur de laquelle continue le procès historique de Jésus. Nous devons choisir entre ceux qui disent « c'est un faux prophète » et ceux qui disent « c'est le Messie ».

2.4 Ce qui est premier, c'est le don

Salvatore Curro est professeur à l'Université pontificale Salésienne de Rome. Il a également été expert au Synode des jeunes. Cet appel qui retentit au cœur du processus vocationnel, quel est-il ? Reprenant ce qui a été dit concernant le fait de ne pas séparer l'Eglise et les jeunes, Salvatore Curro souhaite élargir le champ et ne pas séparer les croyants et les non croyants. Nous devons dépasser la dualité en supposant un appel de tous, et retrouver la doctrine biblique des deux voix.

L'idée centrale qui sera développée est la suivante : penser l'homme comme celui qui est appelé, la structure-même de l'existence étant vocationnelle. Si la vie a une structure vocationnelle constitutive, nous sommes alors à la confluence de la culture et de l'anthropologie, et la crise culturelle peut être vue comme une crise vocationnelle. Si l'existence a une structure d'appel, la vie de la conscience est responsoriale. Être aimé par Dieu, être destiné à la communion, être sauvé par le Christ... précède la conscience. Nous pouvons répondre (ou non) parce qu'il y a des traces d'amour dans notre vie, qui sont l'avant de la conscience. Habiter corporellement ces traces est une condition pour en prendre conscience : c'est là que Dieu nous touche.

Considérons la vocation de Samuel, appelé de manière sensible, répondant de manière corporelle à cette voix qui le provoque à rester éveillé, mais qui n'a pas de signification pour lui. Sa réponse corporelle manifeste l'appel, dont il prend conscience en répondant. Si le sujet, dans son vécu conscient, voulait d'abord savoir avec certitude qu'il y a appel, qui appelle... il commencerait par se soustraire à l'appel. L'action de répondre est toujours plus, et meilleure, que la conscience de répondre. Il restera toujours un écart : l'état de créature précèdera toujours la conscience. Cet écart, c'est le don. L'homme, qui par tendance ramène tout à lui-même, est radicalement donné. La structure de l'existence est d'abord un impératif, dans le signe du don, de la gratuité, avant d'être dans l'affirmation de soi.

Le défi est alors de définir le sens-même d'être un sujet : est-il celui qui commence par lui-même ou celui qui est donné à lui-même ? est-il celui qui planifie ou celui qui répond ? Le langage est révélateur de la structure vocationnelle et responsoriale de l'existence. Parler, c'est un acte de communication de quelqu'un à quelqu'un, avant d'être un contenu. Remonter vers la corporéité du langage fait ressortir son caractère responsorial. Nous utilisons les mots comme s'ils nous étaient propres, mais ils nous ont d'abord été donnés. La vraie communication est donnée parce que l'autre, dans son altérité, peut me dire, sans le dire, avec son corps : « accueille-moi ». Ce qui est décisif advient au niveau sensible.

Libérer l'altérité laisse place au désir, qui est réconciliation avec la vérité qui nous habite. Le désir est lié au courage de se vider de ce qui alourdit la vie, et non au besoin de la remplir. Nous pourrions donner à ce point de convergence entre l'évangile et la structure vocationnelle, ce contact sensible où s'allient l'événement qu'évoque la Parole et le risque de faire place à la Parole, le nom d'alliance. Nous voici donc face à un travail pastoral sur notre manière d'habiter l'Évangile et de situer la compréhension sur un plan plus radical. L'Évangile parle alors que déjà on lui répond ; on le comprend, alors que l'on est déjà sur sa longueur d'onde. Le ton est donc responsorial, vocationnel. L'horizon n'est pas celui du projet, mais celui du don. Jésus invite l'homme à changer d'horizon, de l'horizon du manque, du vide à combler, à l'horizon du don... de l'horizon du projet à construire à celui de la vocation donnée.

3 La jeunesse et l'Église – la jeunesse de l'Église

3.1 Comment l'Église voit les jeunes... un peu d'histoire

Le Synode a révélé la nouveauté : compagnonnage, Église en sortie, adoption du paradigme « Emmaüs » pour décrire le discernement. Cela est le fruit d'infléchissements successifs dans la pensée de l'Église depuis le XIX^{ème} siècle, et non d'une rupture, nous dit Charles Mercier, Professeur à l'Université de Bordeaux.

Jean-Paul II est le pape qui a mis la jeunesse au centre de l'attention ; on peut parler de préférence pour les plus jeunes, car il est le premier à leur consacrer des discours et des rencontres spécifiques. Auparavant, les jeunes étaient une catégorie parmi d'autres groupes que les papes recevaient. Mais l'intérêt des papes pour la jeunesse va croissant tout au long du XX^{ème} siècle.

Si Pie XI est dans une posture bien de son époque (idée d'une jeunesse turbulente à canaliser et encadrer), Pie XII met en 1957 l'accent sur l'autonomie et la responsabilisation des jeunes. Vatican II va amplifier cette dynamique, notamment en faisant des jeunes les destinataires du dernier message du Concile Vatican II. Le pari est posé que la nouvelle génération sera meilleure que les précédentes, et l'Église est parallèlement identifiée à la vraie jeunesse du monde.

Paul VI sera confronté à l'apparent échec de la prophétie conciliaire, mais maintiendra la posture optimiste face à la jeunesse, suivant ici l'évolution de la société. Les années 60 promeuvent le choix religieux au sein d'un cheminement personnel, et la jeunesse devient le moment de l'adhésion personnelle à l'Église. La valeur *jeune* devient très attractive dans les années 60-70 ; l'objectif est moins d'être reconnu comme adulte que de rester jeune le plus longtemps possible. Jean-Paul II participe d'une forme de jeunisme culturel, et parle de la jeunesse comme d'un temps privilégié donné à chaque être humain pour trouver sa vocation.

Parallèlement, la pensée catholique sur l'évangélisation évolue : le message chrétien doit être précédé d'une conversation et d'un service gratuit. On passe de la conception de l'efficacité objective du sacrement qui fait le chrétien, à une conception plus subjective où le cheminement devient central. Significativement, c'est le catéchuménat qui devient le paradigme de l'évangélisation. Le témoin, plus que le maître, est favorisé ; le dialogue est érigé en modalité de rencontre ; le message chrétien est inculturé ; l'expérimentation personnelle est valorisée ; la centralité de l'Écriture est affirmée.

Dans ces infléchissements successifs, 1975 cependant marque un tournant, avec la rupture entre mouvements catholiques de jeunesse et hiérarchie. La désaffection des jeunes pour l'Église est croissante. Même les jeunes qui continuent à fréquenter les dispositifs de catéchèse n'y mettent plus vraiment leur cœur. La transmission des valeurs et des pratiques fonctionne moins bien. Les causes en sont principalement socio-économiques : le catholicisme n'est plus « évident » pour des jeunes qui découvrent la culture de masse juvénile et se déplacent beaucoup. Paul VI se demande s'il n'y a pas incompatibilité entre la hiérarchie catholique, austère, et la jeunesse avide de liberté et de plaisir. Dans *Evangelii nuntiandi*, il relie la crise à une perte d'objectifs finaux, les mouvements ayant favorisé les objectifs temporels (justice sociale notamment) au détriment des objectifs spirituels. Cela le conduit à valoriser les nouveaux mouvements religieux apparus dans les années 60. Jean-Paul II reprendra ce recentrage sur l'évangélisation et renforcera la place de ces nouveaux mouvements.

François est dans le prolongement de la centralité accordée à la jeunesse, mais ses inflexions sont nouvelles : une volonté d'effacer la figure du pape pour mettre en avant la synodalité, un regard plus

critique sur la mondialisation. Surtout, le pontificat de François rompt avec une forme de jeunisme culturel, et la jeunesse (re)devient une catégorie parmi d'autres ; ce qui est valorisé est désormais la complémentarité des âges de la vie.

3.2 Jeunesse et vieillesse en sociologie

Jean-Philippe Perrault (professeur de sociologie des religions et de la jeunesse à l'Université de Laval) fait retentir un coup de tonnerre : la jeunesse n'existe pas ! Elle n'est pas une réalité naturelle, mais une construction sociale. De qui parle-t-on alors quand nous prétendons parler des jeunes ? de qui parlent les jeunes qui parlent des jeunes ?

Si nous sommes donc conviés à considérer la jeunesse comme un construit, tributaire d'un contexte social, politique, économique, culturel et religieux, il n'en reste pas moins une jeunesse vécue, qui doit négocier les projections que fait sur elle le monde adulte. Par la manière dont la jeunesse est construite et présentée dans les textes du Synode, c'est l'Eglise qui se trouve interrogée sur ses représentations, ses projections, ses constructions.

La jeunesse est fondée sur deux plans : le groupe social et le temps de vie. Comme groupe social, on cherche à saisir la jeunesse dans ce qu'elle a de singulier par rapport au monde adulte. Comme temps de vie, on explore les défis propres à cet âge, y compris l'expérience religieuse. Penser la jeunesse comme temps de vie nous confronte à la question : qu'est-ce qu'être jeune ? Premièrement, être jeune, c'est vieillir... la jeunesse n'a de sens que par rapport au temps, elle est dépendante de la représentation de la trajectoire humaine. Mais qu'est-ce donc que vieillir aujourd'hui ? Au-delà de prendre de l'âge, vieillir c'est changer de rôle et changer d'identité. Celui qui vieillit doit rejeter ce qui jusque-là le faisait vivre, il doit se redéfinir et s'adapter, survivre aux deuils et aux ruptures. Vieillir, c'est être questionné sur le sens de la vie : quelle est la signification de ce qui a été vécu et quelle direction faut-il prendre ?

Mais est-il possible encore de vieillir lorsqu'on est jeune dans une société qui propose de rajeunir, ou à tout le moins de ralentir le vieillissement ? Pourquoi des jeunes voudraient-ils devenir adultes alors que nombre d'adultes ne cherchent qu'à rester jeunes ? Nous assistons à la liquidation de l'état adulte, longtemps considéré comme celui de l'être complet, alors que les adultes aujourd'hui enchaînent les recommencements et les détours, professionnels ou personnels. L'indépendance recherchée est soumise à la société de consommation : se chercher, se construire... rester jeune, en bref. Ainsi, la jeunesse, de transitoire, devient un objectif quasi-permanent, plongée dans un temps de transition sans fin... Les jeunes doivent dénicher des issues de secours. Penser la jeunesse, c'est penser le rapport au temps, dans cet allongement de la vie qui éloigne toujours un peu plus le futur.

Ce que l'on cherche à repousser n'est pas tant l'avenir que la mort. Notre société est post-mortelle : elle nie la mort, elle la refoule. Or la mort n'est pas la question dernière, mais première, source de toutes les angoisses, figure extrême de l'altérité, de la finitude. Nier la mort, c'est nier la finitude, la dépendance de l'humain, la nécessité de transmettre. En revanche, la crise écologique actuelle vient changer la donne : quelque chose comme une fin du monde se dessine. Cette catastrophe annoncée pose un nouvel horizon de temps.

En résumé, nous pourrions dire que le défi de la jeunesse tient principalement dans le difficile rapport au temps, face au déni de la mort. L'imaginaire collectif définit aujourd'hui la jeunesse moins comme un âge dont nous serions appelés à sortir, que comme une habileté à répondre du sens. Voilà qui concerne le religieux. En conséquence, pour écouter et parler avec les jeunes, il faut être prêt à plonger dans des questionnements fondamentaux.

3.3 Jeunes et réseaux sociaux : limites et opportunités pour l'évangélisation

Le Père Renaud Laby est allé voir ce que disent les évêques du Synode concernant le monde digital. Au n°146 du DF, les Pères souhaitent que dans l'Eglise soient institués des organismes spécialisés dans l'évangélisation numérique, avec l'essentielle contribution des jeunes. Ce souhait pose cependant deux problèmes : d'une part, l'évangélisation numérique semble aller de soi, alors qu'il existe des obstacles à la diffusion de la Bonne Nouvelle en ligne ; d'autre part, l'essentielle contribution des jeunes à la réflexion ecclésiale sur l'évangélisation numérique requiert d'abord d'explorer comment les jeunes usent des réseaux sociaux numériques (RSN).

Une enquête en ligne auprès de 1300 jeunes catholiques de 15-25 ans apporte une première série d'éléments. Elle a permis de définir une figure idéaltypique, qui nous apprend que, pour les jeunes, les RSN sont d'abord des lieux de divertissement. Le réseau des amis est dense (tout le monde connaît tout le monde) et fermé (les 15-25 ans n'échangent pas avec tout le monde et n'importe qui, ils savent se protéger), donc pas ouvert à l'inconnu. Les RSN sont le reflet et l'amplificateur des pratiques de l'adolescence, la forte interaction avec les pairs est un lieu de construction de soi en ligne, prolongement des conversations hors ligne. Les RSN sont des espaces de créativité et de sociabilité.

Les jeunes catholiques français sur les RSN apprécient le témoignage et l'information sur l'actualité de l'Eglise (ils sont assez massivement reliés à des pages institutionnelles), les débats relatifs à la foi, les enseignements, la musique, l'humour et la prière. Ils likent les contenus à caractère religieux par sympathie envers celui qui les diffuse, mais ne produisent et relaient aucun contenu à caractère religieux dans leur réseau de pairs, sans doute pour ne pas crisper l'ambiance dans les groupes, même si le réseau sait très bien qu'ils sont chrétiens, ce qui montre le malaise à dire ses convictions.

Les RSN ont donc des limites. La plupart sont denses et homophiles, cette tendance implémentée dans les technologies du web, par le profilage des internautes : les cathos parlent aux cathos, les bikers aux bikers... Le web n'est donc pas propice à l'évangélisation ad extra. En outre, les RSN sont considérés par les jeunes comme des espaces de divertissement, où les images sont particulièrement appréciées. Cela pose question si l'on souhaite évangéliser sur les RSN : les images, en fixant dans un désir, risquent d'empêcher l'écoute de la Parole, qui est la forme première de la mise en alliance.

Ces limites ne doivent cependant pas nous empêcher de considérer les opportunités des RSN, plus adaptés à l'évangélisation ad intra. Les jeunes lisent du contenu relatif à la foi et l'Eglise, sont réceptifs à l'information émanant des institutions ecclésiales, sont intéressés par le témoignage. Ces opportunités cependant doivent être saisies avec prudence, parce que nous savons finalement peu de choses des innombrables contenus qui circulent, et encore moins de l'imaginaire qui les sous-tend. Bref : il nous incombe d'entreprendre des travaux en sciences sociales et théologie pratique afin de comprendre les pratiques des jeunes, et de les former pour qu'ils puissent devenir des évangélistes du web. Enfin, les « digital natives » sont aussi souvent des « digital naives » : ils n'ont que très peu de connaissance sur leur imaginaire, leurs représentations, la façon dont procède le web.

3.4 La parole de chacun nous fait Eglise

Serena Nocetti est professeur à l'Université de Florence. Elle pose la question de savoir à quel développement de la tradition ecclésiale nous invitent et nous guident les jeunes.

Selon Ulrich Beck, nous sommes dans une phase de métamorphose : un changement de pensée, de façon de vivre, de figure et de forme. Or l'Eglise souhaite accueillir les signes des temps. Que nous dit la situation

des jeunes ? Ils ne se sentent pas intégrés dans la *forma ecclesiae* actuelle, se disent éloignés de la tradition et de l'autorité, se méfient des institutions qui prétendent tout comprendre. Cela touche au noyau dur du renouveau ecclésiologique mûri à Vatican II : les jeunes sont des alliés impensés et inattendus pour ce projet, en provoquant une forme d'Eglise vraiment inclusive. Si la vision tridentine de l'Eglise est celle d'une société parfaite, la vision de l'Eglise de Vatican II est celle d'une Eglise qui naît et se développe à partir de l'annonce de l'Évangile, proposée à tous les croyants. Nous sommes donc sous le paradigme du pas encore, de la conscience eschatologique, au moment où les nouvelles générations vivent un changement permanent et rapide et se méfient des institutions statiques, paralysées par le passé reçu.

Le choix du Concile de penser l'Eglise comme ouverte aux processus de construction exprime une communion particulière : celle qui naît d'une dynamique de communication (proclamation de l'Évangile, reçu par les incroyants) et qui se vit dans une dynamique de communication dans la foi et de la foi, parmi les croyants. Chaque baptisé est désormais un sujet porteur d'une parole unique de compréhension et de ré-expression de la foi, comme le souligne le pape en parlant d'Eglise synodale.

L'Eglise est ainsi continuellement reconfigurée par ses membres, dans la communion, dans un processus d'institution ecclésiale ouverte et en devenir. Tous sont concernés, et pas seulement les jeunes. Dans cette conception cependant, la pluri-directionnalité est une clef essentielle au processus de vie et de croissance que les jeunes s'approprient particulièrement facilement, parce qu'ils sont « naturellement » intégrés dans la communication pluri-directionnelle. Afin de concrétiser la dynamique ecclésiale initiée par Vatican II, il faut affronter le point nodal de la participation, c'est-à-dire garantir le passage du *être part* conféré au baptême au *prendre part* de la dynamique de la communication.

Cela ouvre certaines pistes. Rendre honneur à la liberté d'appartenance, tout en tenant la continuité et le développement du nous ecclésial devrait peut-être favoriser des communautés d'élection au lieu de la structure paroissiale traditionnelle. Des propositions formatives et expériences religieuses qui n'impliquent pas immédiatement un engagement durable, mais permettent des adhésions partielles, devraient être développées. Favoriser la ré-expression personnelle d'un héritage reçu et attesté de façon légitime en apprenant dans la pratique, dans une société « horizontale » devrait nous inciter à refondre les communautés herméneutiques en acceptant le défi de la confrontation intergénérationnelle, la reconnaissance du sens authentique, la recherche collective et dialogique de la vérité. Cela permettrait de re-comprendre ensemble la foi. Enfin, la tradition n'est pas une simple répétition du passé ou le maintien stérile de formes obsolètes, mais un processus d'identification, d'identité en construction dans une relation vitale de mémoire et de prophétie. Cela implique de repenser à nouveaux frais la tradition.

4 Laisser l'Esprit parler : une nouvelle Pentecôte

4.1 Le juste n'a pas d'âge. Filles et garçons bibliques dans les aléas de la transmission

Philippe Lefebvre, Professeur d'Ancien Testament à l'Université de Fribourg, donne écho aux interventions précédentes. Nous avons entendu que François rompt avec un certain jeunisme : il en va de même de la Bible, où les jeunes sont certes une catégorie, mais dont on ne fait pas une propagande outrancière. Les classes d'âge ont à avancer ensemble. En outre, nous avons relevé des périodes de l'histoire de l'Eglise récente où l'on s'intéresse plus ou moins aux jeunes : il en est de même dans la Bible, où certains livres se focalisent sur des plus jeunes, d'autres pas. Philippe Lefebvre relève que les mots de la jeunesse, dans les langues anciennes, ne sont pas faciles à appréhender, parce que les mondes anciens ne catégorisent pas les âges de la même façon que nous. En hébreu par exemple, *nahar* peut signifier à la fois le jeune enfant et l'homme fait, comme *puer* en latin peut désigner l'enfant mais aussi s'étendre à des âges de la jeunesse.

Dans la Bible, ce qui vient d'abord, c'est d'être ouvert à la vie, quel que soit l'âge. Pour chaque classe d'âge, on trouve des gens différents : des jeunes complètement fermés hostiles à toute irruption de quelque chose d'autre, des vieux ouverts... Ainsi, la Bible propose des personnes de tout âge en questionnant : sont-ils des vivants, ouverts à Dieu, ou tournent-ils en rond dans un petit monde de jeux de pouvoir, d'avoir, de savoir ? Un exemple parlant : le peuple qui sort d'Égypte est jeune (mais Moïse lui-même a 85 ans), mais s'ouvre difficilement à autre chose qu'à mourir (Ex14,11-12). La jeunesse n'est donc pas un gage absolu de santé psychique ou collective.

Le colloque insiste sur le caractère inclusif que doit avoir notre pastorale. En cela, il y a une inclusivité biblique, à l'égard de la vie venue de plus loin : Moïse tout jeune trouve un chemin de vie (Ex2), mais des gens tout jeunes sont parfois dans un chemin mortifère (la fille d'Hérodiade). Qui dit jeune ne dit pas immédiatement positivité et gage d'avenir. En outre, la Bible va sans cesse jouer avec les âges, en plaçant en regard des caractéristiques qui viennent d'une autre époque de la vie. Un bon exemple est celui d'Abraham et Sarah : pour fonder un peuple, Dieu choisit deux vieux qui ont un problème de couple ! On voit sans cesse avec Abraham une conjonction des registres de la vieillesse et de la jeunesse, qui fait qu'on rit de l'inadéquation (Sarah et Abraham en rient d'ailleurs eux-mêmes). Gn18 est par exemple un écho du paradis : un arbre, le Seigneur... mais deux vieux. Des signes de l'enfance de l'humanité sont appliqués à des très vieux, et cette fois-ci, malgré toutes les difficultés, cela va marcher, car Dieu a la possibilité de parler à ce couple, contrairement à jadis. Cela nous dit que les catégories ne sont pas seulement sociologiques : ce sont aussi des moyens de penser.

Un épisode célèbre aussi parle de cela : la ligature d'Isaac. Dieu demande à Abraham de conduire son fils à la montagne qu'il lui montrera ; or, ce sont quasiment les mots de l'appel d'Abraham, et Dieu fait vivre au fils ce que le père a vécu.

Quelques personnages jeunes nous introduisent dans un contexte où ils ne se réduisent pas à leur âge. Ainsi en est-il par exemple de la sœur de Moïse, en Ex2, qui reconfigure un certain nombre de relations familiales, où les âges se recomposent autrement, où les statuts de chacun se disent autrement, pour la vie de tous ; encore du petit Samuel, à qui Dieu dit des choses qui sont bien au-dessus de son âge, parce que le juste n'a pas d'âge et les enfants saisissent la réalité parfois bien mieux que les adultes, sans forcément la comprendre.

Plusieurs livres bibliques commencent avec des enfants. L'exergue du règne grandiose de Salomon est un petit garçon. Jérémie argue aussi de sa jeunesse quand Dieu l'appelle, et Dieu lui répond : « Dans le ventre de ta mère, je te connaissais et je vais placer mes paroles dans ta bouche ». Quel est ce temps avant le temps où Dieu connaît ses créatures ? La réflexion sur les âges doit inclure qu'avant le tout jeune âge, il y a un autre âge où Dieu connaît ses créatures. Le début de la Bible est ainsi une norme de l'âge : « Quel que soit ton âge, que fais-tu quand tu es placé dans les situations de commencements ? Si tu te fermes, tu es un vieux ; si tu t'ouvres, même si tu es vieux, une sorte de jeunesse va habiter ta chair. »

Il y a quand même dans la Bible la conscience de la jeunesse comme d'une classe spécifique. L'un de ces passages est Jo3, qui a pour soubassement Nb11,29 (l'Esprit descend sur les Septante anciens plus Deux, ce qu'annonce du reste un petit garçon). Ces classes d'âges en Joël sont citées à l'aune du don de Dieu. Il y a bien entendu des classes d'âges à considérer, mais l'une des questions importantes est celle de la transmission : un jeune a besoin d'être formé par ses antérieurs... mais une fois qu'il a été formé, que va-t-il faire de neuf ? va-t-il répéter ce qui lui a été transmis ? ou fort de sa vie avec Dieu, que va-t-il créer ? La transmission est donc très importante. Mais que se passe-t-il quand elle a des ruptures ? quand certains groupes s'arrêtent à ce qu'ils sont ? La transmission est-elle encore possible ? Jg2,10 fait mention de cette

rupture de transmission, montrant (comme beaucoup de passages bibliques) que la transmission, c'est difficile depuis toujours, pas seulement aujourd'hui. Dans cette difficulté surgit une question essentielle : quelle va être la nouveauté personnelle dans les aléas d'une tradition qui parfois ne passe pas ?

Le cœur du disciple aussi est important ; en Sg4,7, il est dit en substance : « Je pourrais te faire plein de cours, mais si tu ne t'y mets pas, rien n'est possible ». Le jeune disciple va-t-il juste recevoir un kit de valeurs et de racines, ou ce qu'il va apprendre sera-t-il fécondé par sa propre quête ?

En conclusion, la jeunesse dans la Bible est plus qu'un âge : c'est un jeu sur les âges, et une manière d'être vérifié devant Dieu. La jeunesse, c'est être ouvert à Dieu et faire produire du neuf à un héritage ancien, qu'on a reçu non comme un acquis, un ensemble de valeurs, mais qui nous lance dans du neuf.

4.2 Quand les jeunes sont acteurs. Synthèse du travail des ateliers²

La synthèse des ateliers est présentée par le Professeur Enzo Biemmi et le Docteur Roland Lacroix, qui repartent de la problématique du colloque : dans quelle mesure l'Eglise peut-elle surmonter la pensée en extériorité, pour proposer avec les jeunes une pastorale inclusive ? Cette dimension inclusive s'est nouée dans les ateliers, qui ont travaillé à partir de neuf problématiques pratiques et néanmoins théologiques.

Le premier résultat des ateliers a été la prise de conscience que l'on est passé d'un colloque sur les jeunes à un colloque sur l'Eglise ; nous avons envisagé un nouveau visage d'Eglise, dans la droite ligne d'*Evangelii gaudium* (24) : *L'Eglise en sortie est la communauté de disciples missionnaires qui prennent l'initiative, s'impliquent, accompagnent, fructifient et fêtent*. L'Eglise certes prend l'initiative, mais pour mieux laisser les jeunes devenir acteurs et prendre l'initiative à leur tour ; elle s'implique en écoutant la parole de chacun et en faisant des propositions d'accompagnement ajustées ; par l'accompagnement, elle offre un espace de discernement pour la vie des jeunes, dans la démaîtrise ; elle fructifie en prenant soin du grain et en voyant Dieu dans ce qui a été vécu (relecture) ; elle fête enfin, dans la beauté de la liturgie et de la rencontre avec le Christ.

Si l'on reste au niveau de la réflexion, il n'y a pas moyen de sortir du paradoxe, de l'asymétrie constitutive de la foi elle-même : dans toute démarche de foi, nous sommes précédés, il y a forcément un « nous » ecclésial et des destinataires appelés. Mais avec chaque baptisé, un « nous » nouveau renaît. Dans les pratiques analysées, nous avons vu la fécondité du paradoxe, car de la parole donnée à quelqu'un par quelqu'un d'autre surgit une parole nouvelle, l'évangélisateur devient évangélisé. Mettre Jésus-Christ au centre est le critère de toute pratique ecclésiale, mais nous devons laisser agir l'Esprit : rien n'est fermé, tout est ouvert. Dans nos pratiques, nous devons constamment travailler une Eglise de l'« avec », nous devons créer des espaces où la parole est constamment donnée et reçue, car nous sommes toujours en déficit d'Evangile.

Il ne faut jamais séparer réflexion et action pastorale, car en écoutant l'Esprit, les pratiques deviennent un lieu théologique, un espace où le « eux » et le « nous » sont sauvegardés et en même temps dépassés. Cela nous permet de tenir un double écart : un écart par défaut, car nos pratiques seront toujours en-dessous de ce qu'elles sont appelées à être ; un écart par excès, car nos pratiques sont porteuses d'une nouveauté qui ne doit pas être étouffée.

² Voici les thèmes des neuf ateliers : Montée vers Pâques : une semaine sainte avec les jeunes / Pietre vive : accueil par les jeunes dans les églises / Ziléos, école d'évangélisation / Le pèlerinage du Rosaire et les jeunes / Avec les jeunes, la Fondation d'Auteuil / Les jeunes à Taizé / Jeunes en milieu populaire / La formation chrétienne par la pédagogie du scoutisme / Jeunes, musique et louange

Ce double écart, c'est ce que nous appelons théologie pratique. La bipolarité entre théologie et pratique est la transcription du lien indissoluble entre christologie et pneumatologie. Elle permet d'accueillir l'Esprit, et nos pastorales deviennent diaconie de l'Esprit Saint. Il est bon pour nous de réécouter le pape François³ :

De nombreuses fois apparaît une opposition entre théologie et pastorale, comme s'il s'agissait de deux réalités opposées, séparées, qui n'ont rien à voir l'une avec l'autre. De nombreuses fois nous identifions doctrinal avec conservateur ou rétrograde ; et, à l'opposé, nous pensons la pastorale à partir de l'adaptation, de la réduction, du compromis. Comme s'ils n'avaient rien à voir entre eux. De cette manière, on fait naître une fausse opposition entre ceux qu'on appelle les « pastoralistes » et les « académistes », ceux qui sont du côté du peuple et ceux qui sont du côté de la doctrine. On engendre une fausse opposition entre la théologie et la pastorale ; entre la réflexion croyante et la vie croyante ; la vie n'a alors pas de place pour la réflexion et la réflexion ne trouve pas de place dans la vie. Les grands Pères de l'Eglise, Irénée, Augustin, Basile, Ambroise, pour n'en citer que quelques-uns, furent de grands théologiens parce qu'ils furent de grands pasteurs.

L'une des contributions principales du Concile Vatican II a été précisément de chercher à dépasser ce divorce entre théologie et pastorale, entre foi et vie. J'ose dire qu'il a révolutionné, dans une certaine mesure, le statut de la théologie, la manière de faire et de penser croyante.

Je ne peux pas oublier les paroles de Jean XXIII lors du discours d'ouverture du Concile, quand il dit : « Une chose est la substance de l'antique doctrine du Dépôt de la Foi, et une autre est la forme avec laquelle celle-ci est présentée ».

Nous devons affronter le travail, le difficile travail de distinguer le message de Vie de sa forme de transmission, de ses éléments culturels dans lesquels il a été codifié à une époque. Une théologie « répond aux interrogations d'une époque et ne le fait jamais d'une autre manière que dans ces mêmes termes, car ce sont ceux que vivent et avec lesquels parlent les hommes d'une société » (Michel de Certeau, La faiblesse de croire).

Ne pas effectuer cet exercice de discernement conduit d'une manière ou d'une autre à trahir le contenu du message. Cela a pour effet que la Bonne Nouvelle cesse d'être nouvelle et surtout bonne, devenant une parole stérile, vidée de toute sa force créatrice, qui guérit et ressuscite, mettant ainsi en danger la foi des personnes de notre temps. L'absence de cet exercice théologique ecclésial est une mutilation de la mission que nous sommes invités à réaliser. La doctrine n'est pas un système clos, privé de dynamiques capables d'engendrer des questions, des doutes, des interrogations. A l'opposé, la doctrine chrétienne a un visage, a un corps, a une chair, elle s'appelle Jésus Christ et c'est sa Vie qui est offerte de génération en génération à tous les hommes et dans tous les lieux. Conserver la doctrine exige fidélité à ce qui est reçu et — dans le même temps — que l'on tienne compte de l'interlocuteur, du destinataire, qu'on le connaisse et qu'on l'aime.

Cette rencontre entre doctrine et pastorale n'est pas une option, elle est constitutive d'une théologie qui entend être ecclésiale.

Fabienne Gapany, février 2019

³ http://w2.vatican.va/content/francesco/fr/messages/pont-messages/2015/documents/papa-francesco_20150903_videomessaggio-teologia-buenos-aires.html